

ABONNEMENT

Saumur :
Un an 30 fr.
Six mois 16
Trois mois 8

Poste :
Un an 35 fr.
Six mois 18
Trois mois 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste,
et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS

Annonces, la ligne . . . 30 c.
Réclames, — 30
Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire.
L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 18 MARS

UNE CONFÉRENCE EUROPÉENNE

Les grandes puissances viennent de donner leur adhésion au projet d'une conférence européenne pour régler la question bulgare. La réponse de l'Italie seule n'est point encore parvenue.

Il ne faut point s'illusionner sur le résultat de cette conférence. La Russie, qui s'obstine à observer la réserve la plus absolue dans une question qui l'intéresse spécialement, nous indique par cela même combien la situation extérieure est tendue.

Les armements continuent ; on se demande avec anxiété ce qu'il adviendra le lendemain du jour où le vieil empereur Guillaume, qui demande à s'éteindre en paix, aura disparu de la scène.

Le gouvernement du Czar ne s'est point mépris sur le péril qui menace l'Europe. L'orage peut éclater demain ; aussi ne sommes-nous point surpris des préparatifs que fait la Russie.

Nos politiciens et nos diplomates n'ont plus une faute à commettre, disions-nous il y a quelques semaines. Aujourd'hui moins que jamais les sottises ne sont plus permises aux ministres, qu'ils se trouvent à la tête de l'armée ou des affaires étrangères. Et cependant, à chaque jour sa gaffe gouvernementale ! Quand mettra-t-on un terme à cette politique de casse-cou, d'imprévoyance et d'ineptie ?

Ah ! que nous comprenons les plaintes d'un journal radical contre les républicains qui nous gouvernent : « Maladroits en matière politiques, incapables en matière commerciale, tels sont les hommes qui succèdent aux affaires étrangères » ; et se succèdent aux affaires étrangères ; et au gouvernement de la République, aurait-il dû ajouter.

E. R.

L'Agence Havas annonce que M. Flourens a remercié M. de Lesseps de ses démarches à Berlin. Des renseignements puisés à une

source que nous croyons très exacte nous permettent d'affirmer qu'on a ressenti au quai d'Orsay un déplaisir très marqué du voyage de M. de Lesseps, entrepris contre le désir du ministère.

Le bruit courait hier à la Bourse que M. Herbette venait d'être mandé à Paris.

UN PEU TROP DE CHOUCROUTE

Le « Grand Français » est allé en Allemagne ; il a reçu la visite de M. de Bismarck, mangé à la table de l'Impératrice ; l'Empereur l'a pris pour confident de ses sentiments pacifiques, et a mis à sa disposition son wagon impérial. Jusque-là, rien qui ne soit naturel et convenable.

Mais M. de Lesseps s'est un peu laissé griser par l'encens allemand. Il a abusé des révérences et il s'est imaginé que l'empereur Guillaume a remis en ses mains les destinées de l'Europe. Il s'en va criant : « C'est la paix ! la paix grâce à mon entrevue avec l'Empereur et M. de Bismarck. La Russie n'y est pour rien. C'est moi qui ai sauvé la paix européenne. »

Et il daigne remettre à un vice-consul de France son auguste photographie avec une dédicace où on lit : « La France, amie naturelle de l'Allemagne ».

Il ne vient pas à l'esprit du « Grand Français » de se demander si M. de Bismarck n'a pas un peu joué de lui pour mécontenter la Russie. Il a oublié que l'Alsace et la Lorraine ont méprisé les menaces et bravé les persécutions pour affirmer contre l'Allemagne leur amour de la France. Oh ! cruels effets des flagorneries germaniques !

On télégraphie de Vienne au *Matin* :

« Le voyage de M. de Lesseps est très commenté : on y attache une certaine importance politique. »

Les déclarations de M. de Bismarck sur les intentions pacifiques et les conversations avec M. de Lesseps au sujet de l'Egypte sont

intéressantes, mais on se demande à quelles conditions l'Allemagne consentirait à soutenir les revendications de la France en Egypte.

Dans certains cercles diplomatiques, on est assez porté à considérer, en raison de l'effet produit à Saint-Petersbourg par la présence à Berlin dans les circonstances actuelles d'un Français ayant la situation de M. de Lesseps, qu'il eût mieux valu pour la France que ce voyage n'eût pas eu lieu. »

Ce voyage provoque du reste dans la majorité de la presse des commentaires qui ne sont pas favorables au voyageur.

M. Boulanger et la Commission de l'armée

Le ministre de la guerre a adressé avant-hier soir, 16 mars, la lettre suivante à M. de Maby, président de la commission de l'armée :

« Monsieur le président,

« Les observations contenues dans votre lettre de ce jour me touchent très vivement et j'ai à cœur d'y répondre au plus vite.

« Je dois accepter la responsabilité de la divulgation des documents adressés à la commission de l'armée, mais je tiens à affirmer que j'y suis personnellement étranger, je veux et je dois vous en exprimer tous mes regrets.

« En ce qui concerne les termes de ma lettre, j'ai trop à me louer, comme vous le dites vous-même, de la courtoisie des membres de la commission, pour ne pas déplorer qu'ils aient pu se méprendre sur mes intentions et croire que j'avais un instant oublié ce que je dois aux membres de la représentation nationale.

« Cette franche déclaration suffira, je l'espère, à dissiper tout malentendu.

« Bien loin d'ailleurs de méconnaître les sentiments démocratiques qui vous animent, je tiens à honneur d'y rendre hommage et je ne cherche qu'à les seconder de tout mon

pouvoir dans l'intérêt de la Patrie et de la République.

« Voilà pourquoi l'entente ne saurait être troublée entre nous.

« Comptez donc, monsieur le président, sur mon profond dévouement à l'œuvre commune et veuillez recevoir l'assurance de ma haute considération.

« Général BOULANGER. »

M. Boulanger n'a pas de chance avec ses lettres.

Quand il ne les renie pas, il les corrige.

On dit, d'ailleurs, qu'il ne s'était pas rendu compte de la portée de celle qu'on lui avait fait écrire à la commission.

On rapporte même qu'en en entendant la lecture à haute voix par un de ses intimes, il s'est écrié : — C'est faux ! Je n'ai jamais écrit cela. Démentez, démentez aussitôt. J'en appelle à M. Clémenceau.

Le *Radical* félicite la commission de l'armée de la dignité de son attitude vis-à-vis du général Boulanger.

L'*Intransigeant* soutient le général Boulanger contre la commission.

L'ATTENTAT DE RUSSIE

La presse officieuse de Berlin fait des commentaires singuliers à propos de l'attentat projeté contre le Czar. Elle prétend qu'il est le résultat des relations amicales qui existent entre la France et la Russie. Le projet d'attentat serait aussi la conséquence de la politique russe en Bulgarie, où la Russie favorise les révolutions.

La presse allemande laisse entrevoir l'espoir que les préoccupations intérieures détourneraient l'attention que le Czar prêtait à la politique européenne.

Des lettres de Russie apportent des détails assez contradictoires sur l'attentat contre le Czar. Chaque correspondant prétend donner la version exacte : il est donc difficile de savoir la vérité. Les seuls points sur les-

3 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA COMTESSE MADELEINE

Par M. DU CAMPFRANC

Trois jours plus tard, le beau lieutenant entra en gare de Gotha. Le père de Mlle de Bergenthal avait envoyé à la rencontre du voyageur une berline ancienne, mais de grand style. L'équipage attendait ; Herbert y prit place. L'air était vif. Le soleil mettait en lumière tout ce paysage de fin de février. Sur la droite, s'élevaient les clochers de Gotha. La ville semblait dormir sur sa colline, bercée par le grand vent ; elle sommeillait telle qu'elle fut construite, au moyen âge, avec ses balcons gothiques, ses remparts crénelés et ses pignons pointus où perchent les cigognes. Lui faisant face, se dressait la Wartbourg, où vécut, durant quelques années, et où souffrit sainte Elisabeth. Le vieux burg s'encapuchonnait d'un léger nuage ; puis, il s'évanouit aux yeux d'Herbert. La berline s'avavançait sur la route, croisant de temps à autre un traîneau à sonnettes qui passait avec rapidité, ou bien quelque paysan à barbe blonde, à l'œil clair, tenant sous le bras son

inséparable parapluie en cotonnade aux couleurs vives. De chaque côté du chemin s'étendait une profonde forêt. Tous ces chênes séculaires, ces pins aux branches sombres, ces mélèzes et ces bouleaux au feuillage léger, devaient former, au printemps, un dôme touffu. C'était bien là une des anciennes retraites de la Germanie, une de ces belles forêts de la Thuringe, où abondent les daims et les cerfs. En ce moment, la berline longeait une sapinière ; puis, tout à coup, sur une colline aux teintes bleuâtres, apparut, dans le lointain, le château de Bergenthal. Les tours gothiques, en dépit de leur grand âge, s'élançaient fièrement au-dessus des fenêtres étroites munies de solides barreaux. Les épaisses murailles, à teinte rougeâtre, défilèrent les combats et les années. Cette demeure était un véritable donjon féodal, encerclé de chéneaux séculaires et dont les hautes cheminées s'empanachaient noblement. Sans doute dans les cuisines il devait y avoir grand feu et broches monumentales.

En approchant du castel, Herbert s'étalait avec joie sur les coussins de damas. Il entraînait sérieusement dans son rôle de prince charmant marchant à la conquête d'une fiancée, et déjà il caressait sa longue moustache d'une manière tout à fait irrésistible. Comment allait-elle lui apparaître, cette séduisante Charlotte, la fille unique du vieux seigneur et l'héritière de tout ce beau domaine ?

Il se la figurait jolie, spirituelle, aimable, et il ne doutait pas qu'avant la fin du jour il ne fût vaincu, il ne fût charmé.

Et, tout à coup, il prêta l'oreille. Il percevait un tintement de grelots ; et bientôt il aperçut un léger traîneau. Il s'approchait avec une extrême rapidité, et Herbert put admirer la voyageuse. Qu'elle était jolie ! quel sympathique visage ! C'était une beauté parfaite, au profil pur, aux yeux lumineux frangés de longs cils. Herbert fut ébloui et salua. La voyageuse répondit par une inclination de la tête, pleine de réserve et de dignité. Un bouquet de camélias roses était posé sur ses genoux, tandis que ses mains se réchauffaient dans son manchon de zibeline. Herbert eût voulu retenir plus longtemps cette vision charmante ; la pensée qu'il avait peut-être entrevu Charlotte de Bergenthal le ravissait. Elle était jolie au-delà de toutes ses espérances.

La berline franchissait le pont de granit massivement construit au-dessus d'une douve profonde ; puis, par une savante courbe, elle vint s'arrêter au pied du perron monumental orné sur chaque marche d'un épéeas.

Le baron Frédéric de Bergenthal, courtois et souriant, accourait au-devant de son visiteur. C'était un grand vieillard portant très vertement une soixantaine d'hivers. Ses joues étaient, peut-être, trop colorées, trop fleuries de bonne santé.

Sa physionomie exprimait la bienveillance la plus ouverte. Du reste, c'était l'homme le plus inoffensif du monde, n'ayant qu'un amour, une passion : la botanique.

Avec une grâce de beau mousquetaire, son casque sous le bras, Herbert suivit son hôte qui, à chaque porte, se confondait en politesses.

Le lieutenant franchit ainsi le vestibule dallé de pierres, orné, aux murs, de bois de cerfs. Il aperçut la bibliothèque, où séchaient des herbiers, et où les papillons les plus rares étendaient leurs ailes raidies.

— Entrez donc, je vous en prie.

Frédéric de Bergenthal s'effaçait de nouveau devant son visiteur en soulevant la portière du salon ; et, bientôt, tous deux se trouvèrent assis devant un feu de charme à la flamme brillante. Herbert attendait impatiemment l'arrivée de Mlle Charlotte, qui vraiment se faisait attendre.

— Soyez indulgent pour ces dames, dit enfin le vieillard. Ma sœur et ma fille vont bientôt nous venir... Mais, la parure... quelque dernier nœud de ruban à poser sur une robe... Ma sœur Norra sera heureuse de faire la connaissance du petit-neveu de notre cher Luitpold... Comment est-il, ce vieil ami ? Toujours passionné pour la stratégie ? Toujours rêvant les désastres les plus effroyables pour la France, notre voisine ? Il voudrait, en vérité, lui arracher le cœur et le jeter en pâture

